

Zeitschrift: Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte
= Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie =
Annuario della Società Svizzera di Preistoria e d'Archeologia

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte

Band: 81 (1998)

Buchbesprechung: Anzeigen und Rezensionen = Avis et réceptions = Avvisi e recensioni

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Anzeigen und Rezensionen – Avis et révisions – Avvisi e recensioni

Denis Ramseyer et Marie-Jeanne Roulière-Lambert (éd.) *Archéologie et érosion. Mesures de protection pour la sauvegarde des sites lacustres et palustres. Actes de la rencontre internationale de Marigny (Lac de Chalain), 29–30 septembre 1994.* Centre Jurassien du Patrimoine. Lons-le-Saunier 1996. 142 p., 127 ill.

L'ampleur inquiétante du dessèchement des milieux palustres et de l'érosion des rives lacustres a provoqué, ces dernières années, une large prise de conscience, dont témoigne cet ouvrage collectif, fruit d'une rencontre pluridisciplinaire de chercheurs majoritairement suisses, mais également français, allemands et britanniques. L'objectif prioritaire de cette publication consiste à confronter un certain nombre d'expériences déjà réalisées, dans des conditions très diverses. Ainsi, la majorité des contributions, par la description de dispositifs de protection testés sur différents sites archéologiques, compose un vaste éventail, qui mène le lecteur des tourbières du Somerset Levels (Angleterre), de Corlea (Irlande), de Llangorse (Pays de Galles), et du Federsee (Allemagne), aux sites palafittiques des rives des lacs de Suisse occidentale (Bienne, Neuchâtel, Léman et Schifflenen), en passant par le lac de Chalain (France), ainsi que par les rives allemandes du Bodensee.

Les ouvrages de protection, illustrés par de nombreuses figures et photographies, y sont décrits de manière assez minutieuse. Les erreurs y sont dûment mentionnées, avec les corrections apportées; mieux encore, les échecs réels y sont également présentés – initiative courageuse, qui évitera probablement la répétition d'expériences malheureuses, et qu'on aimerait d'ailleurs voir plus souvent imitée dans les publications archéologiques. Des fiches techniques accompagnent la plupart des contributions, détaillant de manière plus ou moins complète l'ampleur et le coût des opérations, leur mode de financement, les entreprises et le nombre de personnes engagées dans les travaux.

En règle générale, on observe que la tendance est clairement aux «méthodes douces»; dès lors, les ouvrages de protection demeurent fragiles, et nécessitent un entretien régulier. Dans ces conditions, comme le souligne Denis Ramseyer, le soin apporté au détail, le savoir-faire de l'artisan, jouent un rôle capital dans le succès des entreprises – ce qui rend d'autant plus profitable une telle mise en commun des expériences.

Pierre Pétrequin relève l'uniformité, à l'échelle continentale, des causes premières de la dégradation, qui résulte principalement du drainage artificiel des marais, de la régulation des plans d'eau et de l'artificialisation des rives lacustres.

Toutefois, en dépit de cette uniformité des causes premières, les cas particuliers présentés ici mettent en lumière la grande diversité des manifestations de la dégradation, et donc la multiplicité des paramètres à prendre en considération, pour chaque cas spécifique. Ainsi, pour ne parler que de l'érosion lacustre, on doit tenir compte, entre autres, de l'amplitude des variations du niveau de l'eau, de la présence ou non de navigation motorisée, de la pollution, de la forme et de la déclivité du rivage, de la force et de la direction des vents et des courants dominants, des caractéristiques sédimentologiques des couches affleurantes, de la nature du substrat géologique et de la couverture végétale, etc.

De toute évidence, la complexité de ces phénomènes rend indispensable le recours aux spécialistes des sciences naturelles. Or la participation des naturalistes ne peut se limiter à des expertises «extérieures», intervenant en aval de problématiques posées au préalable par les seuls archéologues. Pour être efficace à moyen et long terme, la protection des sites archéologiques

doit impérativement s'inscrire en amont, dans le cadre plus vaste de la protection de l'environnement. Tout d'abord, parce que les priorités respectives de l'archéologie et de la protection de la nature ne coïncident pas nécessairement: afin de ne pas œuvrer à courant contraire, les parties ont intérêt à se concerter le plus tôt possible.

Mais surtout, et de manière plus fondamentale, parce que les phénomènes de dégradation constituent en définitive des processus *naturels*, la réponse dynamique d'un environnement globalement perturbé, qui cherche à retrouver un nouvel équilibre.

A cet égard, cet ouvrage, que son titre semblerait ne destiner qu'aux responsables régionaux de l'archéologie, devrait réellement intéresser tout archéologue: il ouvre en effet une réflexion stimulante sur l'objet de notre discipline. Car comme le démontrent les contributions de ce colloque, un site archéologique est à la fois une réalité naturelle, et un fait culturel.

En tant que réalité naturelle, tout d'abord, le site archéologique doit être conçu comme une composante d'un écosystème – cela tant pour le protéger, que pour l'appréhender correctement. Le cas est particulièrement flagrant pour les stations palafittiques, où la compréhension des dynamiques naturelles a amplement participé au renouvellement des interprétations archéologiques des anciennes «cités lacustres».

D'autre part, comme fait culturel, le site archéologique reste tributaire de sa réception sociale. Evidente déjà pour l'exploitation scientifique, cette dépendance s'accroît lorsque l'archéologue envisage la sauvegarde du site, qui peut heurter certains intérêts économiques ou touristiques (baignade, navigation de plaisance). De ce point de vue, comme le montre Pierre Pétrequin pour le lac de Chalain, la protection des sites doit s'inscrire dès le départ dans une action à large spectre de mise en valeur culturelle, où l'archéologue n'est qu'un intervenant parmi d'autres.

Bref, un ouvrage attrayant, pourvu de résumés en français, allemand et anglais, bien présenté (malgré certaines erreurs de composition), qui ouvre la voie, avec une grande largeur de vues, dans une problématique assurément destinée à constituer bientôt l'une des principales préoccupations de l'archéologie suisse.

Marc-Antoine Kaeser

Anne Marie Adam, Gianni Ciurletti (a cura di), *Le fibule di tipo celtico nel Trentino.* Patrimonio storico artistico del Trentino 19. Provincia Autonoma di Trento, Servizio Beni Culturali, Ufficio Beni Archeologici, Trento 1996. 312 p., ill.

Das Werk von Anne Marie Adam basiert auf einem Projekt von Christian Peyre zur Katalogisierung der «keltischen Fibeln» in Oberitalien. Die Autorin behandelte in Zusammenarbeit mit dem Ufficio Beni Archeologici die Fibeln in den Trentiner Museen. Die Arbeit wurde 1991 fertiggestellt.

Als Fibeln «keltischen Typs» gelten solche mit beidseitiger, durch eine Sehne verbundene Federspirale. Dadurch unterscheiden sie sich von den traditionellen, auf italischen Einfluss beruhenden Fibeltypen mit nur einseitiger Federspirale.

Der Katalog umfasst die Fibeln der heutigen Provinz Trento in Trentiner Museen. Nicht inbegriffen ist das zahlreiche Material im Museum Ferdinandeum in Innsbruck und in der Prähistorischen Staatssammlung München.

Die Fibeln werden nach technischen und chronologischen Kriterien in zwei Gruppen geteilt: in Späthallstattfibeln (88 Ex.)

und in Latène-Fibeln (410 Ex.). Die Grenze zwischen Latène- und römischen Fibeln zog Adam so, dass sie die in römischer Zeit in noch vorgeschichtlicher Tradition hergestellten Fibeln (z.B. Krebschwanzfibeln) in den Katalog integrierte, Fibeln mit vier Spiralwindungen und innerer Sehne (u.a. Typen Nauheim, Jezerine und Gorica) sowie Fibeln mit Sehnenhaken aber wegliess. Das Fehlen dieser wichtigen spälatènezeitlichen Typen ist bedauerlich und nicht ganz verständlich.

Das Werk besteht aus drei Teilen, einem Katalog mit typologischen Studien, einer archäologischen Untersuchung zu den «keltischen Fibeln» im Trentino und schliesslich einer Synthese.

Im Katalog werden die Fibeln typenweise vorgestellt, in 31 Haupttypen (röm. Zahlen) mit Untertypen (kleine Buchstaben) und Varianten (arab. Zahlen). Diese werden also – der Autorin sei's gedankt – nicht mit neuen Namen belegt; traditionsreiche Bezeichnungen aber beibehalten sind. Erfreulich ist der Einbezug der eisernen Fibeln (Grossbuchstaben). Im Katalogteil folgt zu den Späthallstatt- und den Latène-Fibeln je eine ausführliche Darstellung zu Forschungsgeschichte, Typologie und Chronologie. Letzterer Aspekt ist bei den Späthallstattfibeln besonders breit behandelt. Zusammen mit den neuen, noch nicht eingearbeiteten Daten der Siedlung Forcello bei Bagnolo S. Vito bietet diese Darstellung einen guten Ansatz zu einem gesicherten relativen und absoluten Chronologiegerüst des Südalpenraumes. Die Präsentation der einzelnen Fibeltypen umfasst die Definition des Typs, einen ausführlichen Katalog sowie die Typenanalyse mit Bemerkungen zur Entwicklung, Verteilung und Chronologie. Bei einzelnen sind Listen und Verbreitungskarten beigegeben. Schade, dass darauf gerade Schweizer Fundorte oft nicht richtig eingetragen sind (besonders störend Fig. 24). Speziell geht Adam der Frage einer möglichen Produktion im Trentino nach. Vergleichbare Stücke oder ganze Serien ähnlicher Stücke bilden hierfür die Hauptargumente.

Die archäologische Studie leiten die Regesten der Fibelfundorte ein, mit einer Beschreibung der Fundsituation und der Datierung, mit Literaturangaben und den vertretenen Fibeltypen. Darauf folgen, mit 12 Verbreitungskarten illustriert, Bemerkungen zur geographischen Verteilung der «keltischen Fibeln» im Trentino. Das begrenzte Gebiet und die sehr unregelmässige Verteilung der Fibeln auf die Fundorte (z.B. stammen 53% aller Fibeln aus Mechel) machen Beobachtungen zur Verteilung praktisch unmöglich oder dann wenig glaubhaft. Interessanter sind die Ausführungen zur regionalen Fibelproduktion, bei der nach Adam das Nonstal eine zentrale Stellung einnahm. Diese Aussagen basieren – da Werkstätten bislang nicht entdeckt wurden – auf technischen, formalen und stilistischen Elementen sowie auf der Verbreitung bestimmter Typen. Eine Eingrenzung auf einen bestimmten Ort ist nur für die als Votiva benutzten Blechfibeln von Mechel möglich.

In der Synthese versucht Adam eine Gesamtschau der Fibelproduktion im Trentino. Diese umfasste nicht nur die traditionellen (italischen), sondern seit der späten Hallstattzeit auch nordalpine Typen. Zuerst sind dies späthallstattische Vorbilder, die bis in die Frühlatènezeit nachwirken, ab dem späten LT A dann Latène-Fibeln. Massiv setzt die Produktion am Ende von LT B2 und in LT C ein, mit der Herausbildung von eigenständigen Fibeltypen. Massivität, beachtliche Grösse und spektakuläre Wirkung durch Koralleneinlagen und eingehängte Verzierungen sind deren Charakteristika. Diese Entwicklung scheint im ganzen Alpenraum (Golaseccagebiet, Etschtal und Südalpen) gleichartig zu verlaufen, wobei einzelne Elemente den verschiedenen Gebieten zugewiesen werden können. Beziehungen zum nördlichen Alpenraum sind belegt, seltener scheinen solche zur Padana. Typisch für das Etschtal ist ein starkes traditionelles Element, das Verzierungen und Modelle über Jahrhunderte tradiert.

Am Schluss stehen Bemerkungen zur kulturellen Aussage der «keltischen Fibeln». Dass diese nicht auch eine keltische Bevölkerung bedeuten, weist die Autorin mit archäologischen Argumenten nach. Man vermisst hier eine generelle Kritik an der unsachgemässen Verwendung des Wortes «keltisch». Eine konsequente Anwendung dieser Überlegungen hätte wohl auch die Änderung des Buchtitels bedingt.

Das Werk beenden 5 Typentafeln sowie 25 Tafeln. Die Zeichnungen sowie auch die im Text eingestreuten Fotos sind von ausgezeichneter Qualität. Etwas ungewohnt ist die Anordnung der zwei Ansichten und der Schnitte, was aber keinen Einfluss auf das Verständnis hat. Bei einzelnen Typen, die technische Besonderheiten (besondere Querschnitte etc.) aufweisen, hätte man diese auch gerne in den Zeichnungen dargestellt gesehen.

Das Werk stellt – zusammen mit dem fast gleichzeitig in derselben Reihe erschienenen Werk von Franco Marzatico (*I materiali preromani della Valle dell'Adige*. Trento 1997) – einen Meilenstein in der Aufarbeitung des umfangreichen Trentiner Materials der Eisenzeit dar und bietet gutes Vergleichsmaterial für ähnliche Untersuchungen in benachbarten Gebieten. Die Qualität der Bearbeitung und Abbildung lässt auf weitere ähnliche Bände hoffen.

Martin Peter Schindler

Walter Irlinger, *Der Dürrnberg bei Hallein IV: Die Siedlung auf dem Ramsaukopf*. Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte 48. C.H. Beck, München 1995. 204 S., 24 Abb., 87 Taf., 2 Beil.

Die intensive Beschäftigung mit den ungewöhnlich zahlreichen Gräbern einerseits und den gut erhaltenen Spuren des vorgeschichtlichen Salzbergbaus andererseits liessen die Frage nach den Wohnstätten der Menschen am Dürrnberg stets in den Hintergrund treten. Der vierte Band in der Dürrnberger Monographienserie versucht nun, diese Lücke etwas zu verkleinern, indem er die Siedlungsfunde vom Ramsaukopf ins Zentrum des Interesses stellt. Der Arbeit ist eine Dissertation, die im Jahre 1988 an der Universität Marburg ihren Abschluss gefunden hat und die vor dem Druck keine Aktualisierung mehr erfahren hat. Das Buch weist eine übersichtliche Gliederung auf. Nach einleitenden Kapiteln über Topographie und Forschungsgeschichte des Fundplatzes (S. 15–31) folgt ein grösserer Abschnitt mit dem Titel «Funde» (S. 35–97): zuerst die Keramik, dann die sog. Kleinfunde. Die «Auswertung», gemeint ist eine Anbindung an bereits bekannte und etablierte Chronologiesysteme, erfolgt auf S. 101–141. Dem «Katalog» (S. 145–192), bestehend aus Objektbeschreibungen und Listen, schliesst sich ein Anhang verschiedenen Inhaltes an (S. 195–204). Den Abschluss des Buches bilden die 87 Bildtafeln mit 917 in Zeichnung erfassten Objekten.

Der Ramsaukopf besteht aus einem langgestreckten Höhenzug, dessen Längsseiten durch steil abfallende Felswände begrenzt sind. Er ist dem Moserstein vorgelagert – einer der wenigen ebenen Geländeflächen am Dürrnberg, welche einer grösseren Siedlung günstigen Raum hätte bieten können. Schon früh in der Forschungsgeschichte wurde dem leicht zu verteidigenden Ramsaukopf eine spekulative Rolle in der Geschichte des Dürrnbergs zugewiesen. Auffallend war von allem Anfang an das Überwiegen der latènezeitlichen Kulturreste gegenüber den hallstattzeitlichen.

Die Informationen und die Fundmaterialien zu der nun von Walter Irlinger angestrebten Bearbeitung stammen aus vier verschiedenen Quellen unterschiedlicher Qualität:

1. Der Untersuchung eines Gebäudes im Jahre 1934 durch M. Hell am südlichen Ende des Plateaus.

2. Einer Grabung E. Penningers ungenannten Datums am Nordende, welche das weitaus umfangreichste Fundmaterial geliefert hat.
3. Vier Sondagen, ausgeführt 1985 offenbar durch den Autor selber, ebenfalls im Nordbereich. Sie umfassen einen nur geringen Fundanteil, der statistisch nicht explizit ausgewiesen ist (Abb. 3, S. 23; siehe aber auch die Fundlisten S. 196f.); hingegen scheint der Nachweis einer trocken geschichteten Befestigungsmauer, möglicherweise mit Holzverankerung, gelungen zu sein.
4. Aus Lesefunden einer eingrenzenden Zone im Südwesten oder vom ganzen Siedlungsplateau.

Ein übersichtlicher Gesamtplan mit den genau oder auch nur ungefähr eingemessenen Grabungen, den sicheren oder vermeintlichen Befestigungslinien sowie den im Text erwähnten Geländestufen und Terrassen wären dem mit den Lokalitäten im Detail nicht vertrauten Leser sehr nützlich gewesen.

Für die Bearbeitung wurden sämtliche Funde aus den oben erwähnten Quellen zusammengefasst und als Einheit behandelt. Bei der Keramik (1250 Rand-, Boden- und verzierte Wand-scherben sind miteinbezogen) wird mit der im Ausschlussverfahren definierten «Glatten Keramik» begonnen, bevor es dann später mit der «Graphittonkeramik» und der «Inneralpinen Keramik» weitergeht. Diese Reihenfolge scheint im ersten Moment nicht ganz sinnvoll, wird aber im Verlaufe der Ausführungen verständlicher, wenn man erfährt, dass besonders für die Schalen und für etliche Hochformen der glatten Keramik die besten Parallelen zu ganzen Gefässen aus den Dürrnberger Gräbern gezogen werden können. Ihre Datierung wird dementsprechend sicherer. Vor diesem Hintergrund zeichnet sich erstmals ein Schwerpunkt in der Frühlatènezeit ab.

Anzahlmässig die weitaus grösste Gattung umfasst die Graphittonkeramik mit rund 500 katalogisierten und gezeichneten Belegen. In ihr eingeschlossen ist das Kochgeschirr, von dem man annehmen muss, dass es an andern Orten der Grobkeramik entspricht. Hier fallen besonders die Töpfe mit Kammstrichverzierung (Nr. 448–464) auf. Den vier Beispielen mit verzierter Rippe räumt der Autor nach Diskussion von damals bekannten Referenzbefunden eine Datierung im Übergangsbereich Latène B2/C1 ein, während die restlichen Formen mit Kammstrich «nur allgemein als mittel- oder spätlatènezeitlich angesprochen werden» können (S. 61).

Die «Inneralpine Keramik» besteht vor allem aus sog. Fritzen-Schalen und verwandten Formen sowie Hochgefässen mit aufgesetzten Leisten. Während erstere nach den Ausführungen des Autors eine Datierung in die Frühlatènezeit nahelegen, muss letzteren ein breiteres Spektrum von Latène A bis D zugebilligt werden.

Die Kleinfunde, obwohl mit insgesamt 245 Fundnummern gut vertreten, vermögen das einmal entworfene Bild der Chronologie des Ramsaukopfes nicht mehr wesentlich zu verändern. Alleine schon ein Blick auf die Fibeln und Fibelfragmente (Nr. 772–789) bestätigt eine Dominanz der frühen Latènezeit. Das Spektrum der übrigen Funde umfasst die üblichen, aus einer Siedlung zu erwartenden Typen von Werkzeugen und Geräten des Handwerks und des täglichen Bedarfs; sie werden der Reihe nach beschrieben und abgehandelt.

Was mit den beiden anschliessend folgenden Kapiteln «Analyse des Formenbestands» und «Typologie der Einzelmerkmale» (S. 101–110) eigentlich beabsichtigt war, wurde dem Rezensenten nicht ganz klar. Jedenfalls dienten sie weder als Grundlage noch hatten sie einen direkten Einfluss auf das ihnen folgende Kapitel über einen Vergleich mit den Gräbern und Siedlungsplätzen am Dürrnberg selber und in dessen näheren Umgebung (S. 111–129). Als deutlichstes Resultat kann festge-

halten werden, dass sich das Keramikspektrum vom Ramsaukopf kaum in irgendeiner Weise vom sonst Üblichen unterscheidet. Auch konnten diesem exponierten Siedlungsplatz keine eigenen Gräberareale am Dürrnberg zugewiesen werden, wobei allerdings zu bezweifeln ist, ob die vorgelegten Verbreitungskarten (Abb. 18–21) ein taugliches Mittel sind, um diese Frage schlüssig zu beantworten.

Im zusammenfassenden Kapitel über die «relative Chronologie» (S. 130–136) wird man dem Autor gerne folgen, wenn er das Hauptgewicht der Besiedlung des Ramsaukopfes in die Stufen Latène A und B legt. Weniger optimistisch beurteilt der Rezensent die Argumente, welche für die Mittellatènezeit sprechen sollen. Am schwersten wiegt noch die kammstrichverzierte Graphittonkeramik, wobei anzumerken ist, dass der immer wieder genannte Referenzort Manching letztlich auch nur einen terminus ad quem abgibt und nichts aussagt über den Beginn der untersuchten Merkmale im Allgemeinen. Überdenkenswert ist die vom Autor auf S. 121 geäußerte Feststellung, dass an andern Siedlungsstellen am Dürrnberg die kammstrichverzierte Graphittonkeramik häufiger und insbesondere auf dem Moserstein mit einer grösseren Formenvielfalt vertreten ist. Bei einer ebenfalls ins Feld geführten eisernen Fibel (Nr. 782) gibt es keine Veranlassung für eine Latène C2-zeitliche Datierung.

Wendet man sich den übrigen Kleinfunden zu, welche mittellatènezeitlich sein könnten (oder die der Autor jedenfalls dafür hält), und versucht diese quellenkritisch zu bewerten, wozu die ausführlichen Fundlisten ja eigentlich anregen sollen, so stellt man fest, dass der Glasarmring Nr. 803 einen Lesefund aus der Privatsammlung Polivka-Treuensee darstellt; Glasarmring Nr. 802 liegt zwar im Keltenmuseum Hallein, jedoch lässt sich seine ursprüngliche Herkunftsgeschichte mit Hilfe der Angaben des Autors und der Liste 1 (S. 181 und S. 185 unten) nicht eruieren. Genau das gleiche trifft für den Bronzeanhänger (Nr. 812) einer Gürtelkette zu (falls die Ansprache richtig ist) und ebenso für eine der Tüpfelplatten aus Keramik (Nr. 878). Der Glasschieber Nr. 810 besitzt überhaupt keine Inventarnummer. Der Leser bewegt sich in einer ungemütlichen Grauzone ...

Die Schlussbetrachtung bringt einerseits eine Zusammenfassung der auf Keramik und Kleinfunden basierenden Resultate und andererseits einige Bemerkungen zum Siedlungstypus auf dem Ramsaukopf. Im Zusammenhang mit der Diskussion des Konzeptes «Fürstensitz» macht sich das Alter des hier gedruckten Manuskriptes besonders bemerkbar. Dennoch und ohne Einbezug des neuesten Forschungsstandes kommt Walter Irlinger zum Schluss, dass dem «Ramsaukopf weder durch seine topographische Lage noch durch das Fundgut eine besondere Stellung innerhalb des Siedlungsareales» am Dürrnberg zukommt (S. 141) – eine Feststellung, der man schwerlich etwas entgegenzuhalten vermag, selbst unter Miteinbezug der jüngsten, aber, wie es scheint, an Ort tretenden Forschungen zu diesem Thema: vgl. dazu die entsprechenden Artikel bei P. Brun und B. Chaume (Hrsg.), *Vix et les éphémères principautés celtiques. Actes du colloque de Châtillon-sur-Seine* (1997).

Abschliessend ist die für die Münchner Reihe übliche Sorgfalt in Redaktion und Druck zu erwähnen, wenn auch die aus einem Blatt bestehenden Beilagen 1 und 2 und deren Informationsgehalt leicht den Eindruck von Überinstrumentalisierung erwecken.

121 Gräber vom Dürrnberg wurden bis 1978 publiziert; über 200 weitere Komplexe kamen unterdessen zum Vorschein und harren der Bearbeitung. Dem Autor gebührt ausserordentlicher Dank, dass er sich eines nur schwach funkelnden, aber deshalb nicht minder wichtigen Steinchens im Mosaik dieses ungewöhnlichen Fundplatzes angenommen hat. Seine Arbeit bildet einen Ausgangspunkt für die künftigen Untersuchungen weite-

rer Siedlungsplätze, die auf dem Dürrenberg in den letzten Jahren teils zufällig entdeckt, teils systematisch ausgegraben worden sind, wie Fritz Moosleitner in seinem einführenden Geleitwort schreibt.

Felix Müller

Hermann Fetz und Christine Meyer-Freuler, Triengen, Murhubel – Ein römischer Gutshof im Suretal. Mit Beiträgen von Andreas Cueni, Sylvia Fünfschilling, Markus Peter und Barbara Stopp. Archäologische Schriften 7. Kantonaler Lehrmittelverlag, Luzern 1997. 443 S., 268 Abb. und Tab., 3 Planbeil.

Vorzustellen ist die erste Monographie zu einem römischen Gutshof im Kanton Luzern. Vor allem im nordöstlichen Kantonsteil sind zahlreiche Gutshöfe bekannt (AS 11, 1988, Karte S. 87). Günstige Standorte boten die Flanken der ungefähr N-S verlaufenden Täler (Suretal, Abb. 268; Seetal). Typischerweise liegt auch in Triengen das Herrenhaus am Übergang vom Abhang in die Talau, die Gesamtanlage liegt ungefähr quer zum Tal. Die Befunde der Ausgrabungen von 1991/92 hat Hermann Fetz (H.F.), die Keramik Christine Meyer-Freuler (C.M.-F.) bearbeitet. Untersucht wurden die rückwärtigen Teile des Herrenhauses sowie Flächen in der Pars rustica. Ein Teil des Buches gilt den Ausgrabungen von 1914–1917; damals wurde der Wohnteil des Herrenhauses freigelegt. Forschungsgeschichte und Beurteilung der Altgrabung(en) finden sich S. 11–17; in den Befundbeschreibungen wird mehrfach daran angeknüpft.

Viel Platz (S. 19–155) ist auftragsgemäss (s. Vorwort) der Behandlung der Altfunde eingeräumt, die aus etlichen Sammlungen zusammenzusuchen waren. Weil sie nicht mehr mit Befunden zu verbinden waren, werden sie «auf die altherkömmliche antiquarische Methode nach Fundgattungen» (C.M.-F., S. 19) vorgelegt. Abb. 179 verdeutlicht, warum der Einbezug der Altfunde notwendig war: von den insgesamt 940 Keramikgefässen gehören 427 Stück dazu. Abb. 6–8 zeigen eine Übersicht nach verschiedenen Kriterien; im Text integrierte Zahlentabellen geben einen Überblick zu den besprochenen Typen. Um die Zahlen beurteilen zu können, vergleicht Verf. sie mit Keramik anderer Gutshöfe. Interessant ist der Hinweis auf die relative Seltenheit von Amphoren in Gutshöfen der Ostschweiz; wie die Ausgrabungen in Neftenbach ZH gezeigt haben, kann dies auf die Lage und/oder Ausdehnung der ergrabenen Flächen zurückgehen, denn dort fanden sich die meisten Amphorenbruchstücke in Abfallplanien teils weitab von Gebäuden. Die S. 46 zitierten Vergleiche sind also mit Vorsicht zu behandeln. Aussagekräftig ist die geringe Zahl der Öllämpchen (S. 47).

Die Befunde werden S. 156ff. beschrieben. Abb. 43 zeigt die untersuchten Flächen; leider fehlen Legende und Massstab – wie auch bei anderen Abbildungen, etwa den Karten Abb. 5, 182, 268 und bei der Gesamtübersicht Abb. 262, oder er ist sichtlich falsch wie bei Abb. 180. S. 158–160 erläutert Jürg Leckebusch Methoden und Ergebnisse der geoelektrischen Untersuchungen. S. 163–166 wird die Schichtabfolge auf dem Murhubel beschrieben. Für die Orientierung hat man sich der beigelegten Faltpläne zu bedienen. Um sich in den Schichtbezeichnungen zurechtzufinden, wäre ein schematisches Profil hilfreich; die Systematik der Befund-Bezeichnungen wird nirgends erläutert. Es wurden sechs Siedlungsphasen definiert, die S. 176ff. einzeln vorgestellt werden. 1991/92 fand sich entgegen den Schilderungen von 1917 keine Zerstörungsschicht. S. 167f. legt H.F. einen Exkurs zur Entstehung der Strukturen auf dem Murhubel (und allgemein bei Steinbauten) vor. S. 170–174 folgt eine sehr nützliche Übersicht zu den Siedlungsphasen. S. 175 finden sich Überlegungen zur Befundinterpretation. Erläutert wird anhand der «isolierten Befunde» (Pfostenstellungen, Gruben),

wie diese mittels oft unbewusster Kriterien und Integrationsmuster («passt»/«passt nicht») in einen Zusammenhang gestellt werden. Beide Exkurse mögen auf den ersten Blick Triviales bringen, sind jedoch wichtig, weil sie zu einer expliziten Interpretation führen (können).

S. 176ff. werden die Phasen I–VI einzeln vorgestellt. Ausgangspunkt sind die von der Befund-Abfolge her zuweisbaren Vertikalstrukturen. Sie sind nummeriert und anhand der Faltpläne zu lokalisieren; Überblickspläne im Text würden die Erläuterungen verständlicher machen. Am Schluss werden die Phasen anhand der Keramikensembles datiert; es folgt ein Katalog (mit Tafeln) der Keramik. Die gewählte integrale Darstellung, in der auch tabellarische Übersichten einbezogen sind, ist gut gemacht. Mir fehlt hingegen eine stringente Benützung der Befundnummern, etwa in Abbildungslegenden oder bei der Erwähnung von Schichten. Es sind diese kleinen, von BearbeiterInnen einfachst, von LeserInnen jedoch nur schwer nachträglich zu eruiierenden Querbezüge, die einen Befundbeschrieb benutzerfreundlich machen.

Phase I umfasst die vorrömische Besiedlung (S. 176–207). Ob man sie wegen der heutigen Spezialisierung in der Archäologie nicht besser separat publiziert hätte? Phase II (S. 208–211) bezeichnet die erste römerzeitliche Besiedlung (Holzbau-Phase). Ein Gesamtbild liess sich nicht gewinnen; nur Teile einer Umzäunung waren identifizierbar. Auf Grund der Keramik lässt sich der Beginn der Gutshofanlage in spätaugusteisch-tiberischer Zeit ansetzen. Diesem Problem geht C.M.-F. S. 318–325 im Vergleich mit anderen Gutshöfen nach (Abb. 182: Villen mit italischer TS in der NE-Schweiz und im Mittelland). Verf. kommt zum Schluss, dass bei Altbeständen mit nur wenigen «Arretina»-Bruchstücken von einer Gründung des Gutshofes in spätaugusteisch-tiberischer Zeit ausgegangen werden darf (S. 319): so in Dietikon ZH, von wo früher nur ein Bruchstück dieser Keramikgattung bekannt war; seit den flächigen Ausgrabungen sind es 66 Stück! Phase III (S. 218–239) umfasst die Befunde zum frühesten Steinbau-Herrenhaus; Phase IV (S. 240–247) und Phase V (S. 248–253) bezeichnen Erweiterungen, Phase VI (S. 254–290) die grösste Ausdehnung des Gebäudes. Für das Verständnis der Beschreibungen sind die Abb. 263–266 hilfreich – man findet sie aber erst im Schlussteil. Zu Phase VI rechnen neben einer Feuerstelle, einem Kellerboden und einer Grube die Zeugnisse für den Abgang des Gebäudes (Dach- und Mauerversturz). Interesse weckt der gesamthaft verkippte Mauerteil (Abb. 130, 132) mit einer minimalen Mauerhöhe von 6 m. Das Ende der Besiedlung wird in die 1. Hälfte des 3. Jh. datiert (S. 266).

S. 291ff. werden die Ergebnisse von Sondierungen aus Arealen SW des Murhubel vorgestellt, von denen man sich Hinweise über die Orientierung und die Grösse des umfriedeten Areals erhoffte (dazu Abb. 262). Gefasst wurde die nordwestliche Umfassungsmauer (errichtet gegen Ende des 1. Jh.), der ein Graben als Gemarkungsgrenze vorausgegangen ist. S. 298–316 wird ein Ziegelbrennofen vorgestellt, der innerhalb der Umfriedung zum Vorschein gekommen ist. Die Befunde liessen eine Rekonstruktion der Anlage zu; das wenige Fundmaterial deutet auf eine Nutzung in der 2. Hälfte des 1. Jh., was doch erstaunt, da wegen der vielen gestempelten Ziegel der 11. Legion (Abb. 211: 180 Stück) in dieser Zeit eine Versorgung aus Vindonissa angenommen werden muss (vgl. dazu auch S. 382).

S. 319ff. werden Kleinfunde und Bauteile vorgestellt. S. 330ff. geht C.M.-F. ausführlich auf eine im Mauerversturz gefundene keramische Ringflasche ein, mit zeitgenössischen und modernen Vergleichsstücken. Es folgen Kommentare, Kataloge und Tafeln zu Gläsern, Bronze-, Eisen- und Beinfunden, ferner zum bemalten Verputz. Markus Peter behandelt S. 360–368 die Fundmün-

zen (Alt- und Neufunde). 1991/92 wurden 6 Münzen gefunden, darunter ein halbiertes Sesterz des Hadrian; Verf. knüpft daran Überlegungen zum Vorkommen solcher Münzen im 3. Jh. S. 373–386 gelten der Untersuchung der Dachziegel. Sie werden anhand verschiedener Kriterien (Leistenformen, Plattenstärke, Profile der Eckausschnitte, Leistenhöhe) gegliedert. Vor allem zwischen den Ziegeln aus dem Brennofen und jenen des Versturzes sind deutliche Differenzen erkennbar. Stempel, Wisch- und Kerbzeichen werden umfänglich präsentiert und diskutiert.

S. 387–413 legt Barbara Stopp die osteologischen Untersuchungen vor. Aus Fetthaltigkeit, Wurzelfrass und Hundeverbiss schliesst sie auf verschiedene Einlagerungsmilieus, wodurch sich mitunter weitere Sichtweisen auf den Befund ergeben. Tierarten- und Skeletteilspektrum sind nach Phasen und nach Herrenhaus-/Ökonomieteil getrennt vorgelegt. Für die Unterschiede bei den Tierarten-Anteilen in Raum und Zeit dürfen «soziale Hintergründe ... vermutet werden» (S. 400). Zu beachten ist bei den Resultaten die eingeschränkte Grabungsfläche; zudem stammen die meisten Knochen aus dem Herrenhaus, einem Ort eher der Konsumation als der Produktion.

Andreas Cueni stellt S. 414–417 die Säuglingsbestattungen vor: Nur zwei (von sieben) Gräbern waren im Befund erhalten.

Die Ergebnisse werden S. 419–427 zusammengefasst. Wer sich in die Befunde einarbeiten will, findet hier den besten Einstieg. S. 427–429 wird die Bedeutung des Gutshofes in Verbindung mit dem Legionslager Vindonissa diskutiert: Aussagekraft der Ziegelstempel, Frage der Veteranen mit andauernder Beziehung zur Legion als Gründer/Besitzer usw. Wie ungeklärt hier noch manches ist, haben die Vorbereitungen und Referate zum Jubiläumskolloquium der Gesellschaft Pro Vindonissa («Ein Legionslager und sein Umland», Oktober 1997) gezeigt.

Verglichen mit anderen ist das vorliegende Buch opulent gestaltet; mit Platz wird, etwa im Katalog, nicht gegeizt. Eine übersichtliche Gestaltung ist an sich begrüssenswert, doch scheint mir persönlich das Design zu dominant. Eine solche Vorlage kann ungewollt Standards setzen, die anderwärts meist aus finanziellen Zwängen kaum erreichbar sind.

Insgesamt ist die Publikation für die Forschungen zu Gutshöfen ein wichtiges Quellenwerk. Vorbildlich ist der unmittelbare Einbezug der Keramikensembles in die Befunde. Positiv hervorheben möchte ich auch, dass Befunde und Funde vollumfänglich vorgestellt wurden, wobei der Befund die Basis des Ganzen bildet.

Jürg Rychener

Paul A. Tyers, *Roman Pottery in Britain*. B T Batsford Ltd, London 1996. 228 S., 257 Abb., 63 Tab.

Der Titel, in englischer Manier zurückhaltend und bescheiden, lässt kaum ahnen, was hier an Wissen und verarbeitetem Material ausgelegt und zugänglich gemacht wird – und zudem, noch einmal englisch, in leicht lesbarer Form mit der nötigen Prise Salz, was heisst Humor. Die Schrift richtet sich an einen weiten Kreis, was sich vorteilhaft auswirkt: Arbeitsmaterial, Zielsetzungen und Methoden werden von Grund auf erleuchtet und erklärt. Der Leser nimmt am Aufbau des Geschichtsgefüges teil, das mit dem Werkstoff «pottery» errichtet werden kann. Auf die Grenzen und Schwachstellen der Forschungsdisziplin wird genauso hingewiesen wie auf die bestrickenden Möglichkeiten der Nutzung des Materiales als Quelle für die antike Wirtschaftsgeschichte.

Das Buch ist zweigeteilt: Die eine Hälfte enthält die einleitenden Texte allgemeiner Art, die zweite den sogenannten Atlas mit den Erläuterungen zu den einzelnen Gattungen der römischen Keramik in England. Als Anhang figurieren praktisch

orientierte Hilfen wie Hinweise auf periodische Bibliographien, Sammlungen und elektronische Datenbanken (App. 1), Bewältigungsmodi der Keramikmassen aus Ausgrabungen (App. 2), Erklärungen zu der Erstellung der Verbreitungskarten (vgl. unten App. 3), Kaiser/Periodenliste (App. 4), ein sehr nützliches Glossar, eine ausführliche Literaturliste und ein reich bestückter Index.

In den drei ersten Kapiteln des 1. Teiles, der Forschungsgeschichte, den «sources for the study of Roman pottery» – etwa mit Quellen, Methoden und Hilfsmitteln zu übersetzen – und der «Rolle der Keramik in der römischen Archäologie» (Untertitel: Keramik als Zeitmesser, Keramik und Wirtschaft, Keramik und Funktion, Keramik und Töpfer) gewidmet, ist das Betrachtungsfeld weit geöffnet und führt zu allgemeinen Problemen der Fachrichtung; besonders die Darlegung der Forschungsgeschichte, wo die Wurzeln vieler heute noch gebräuchlicher Bezeichnungen, Systeme und Methoden aufgedeckt werden, entspricht einer Analyse und Standortbestimmung der Disziplin. Solche Rückbesinnungen bahnen die Zukunft.

Die auf Arbeitsmethoden und Quellenkritik ausgerichteten Kapitel 2 und 3 werden durch treffende Beispiele illustriert, ein Weg, der sicher weiter führt als Theorien und Modelle; der «kontinentale» Fachmann zieht den Nutzen, mit Fallbeispielen aus Britannien vertraut zu werden. Der zusammenhängende Überblick bietet sich ihm dann im 4. Kapitel, in dem ein Abriss der Entwicklungsgeschichte der römischen Keramik in England von der ausgehenden Eisenzeit bis zu den letzten Importen aus dem byzantinischen Ostreich im 6. Jh. n.Chr. vorgelegt wird. Wenn hier die Abläufe aus den gallischen und germanischen Provinzen mit spezifisch Britannischem verknüpft werden, so gewinnen beide Bereiche gleichzeitig an Profil und das übergeordnete Zeitbedingte tritt zudem in Erscheinung. Die Geschichte der römischen Keramik in England ist kein Ausläufer in eine Randprovinz, sondern einer von vielen Zweigen in der Baumkrone des Imperium Romanum. Dank der überaus regen Forschertätigkeit seit Jahrhunderten und dem hohen Anspruch der englischen Gelehrten sind die Kenntnisse grundsätzlich weiter gediehen als in den meisten Gebieten auf dem Kontinent; und sie sind gut geordnet.

Das tritt im zweiten Teil des Buches vor Augen: Im «Atlas und Führer zur römischen Keramik in Britannien» werden sämtliche Gattungen, in sechs Gruppen gegliedert, vorgelegt (Amphoren, Terra Sigillata, Mortaria, importierte Ware, romano-britische Feinware, romano-britische Gebrauchskeramik). Jede Gruppe wird nach gleichem Schema abgehandelt: allgemeine Einführung mit Beschreibung von Ton und Technik, Formen, Stempel, Chronologie, Herkunft, Inhalt und Verbreitung. Formenübersichten, Verbreitungskarten in England, wenn erforderlich im betreffenden Teil des römischen Reiches, tabellarische Listen (Namen, Formen usw.) und Graphiken mit chronologischen Abfolgen sind beigelegt. Dieses Abbildungsmaterial ist das eigentliche Gerüst des Atlases; es erlaubt eine schnelle Information und ist Ausgangspunkt für vergleichende Synthesen. Die Karten wurden mit Hilfe der EDV erstellt; die Basisdaten sind via Internet zugänglich (S. 206) und werden ein kostbares Arbeitsinstrument bilden.

Natürlich liessen sich bei einem so umfassend angelegten Werk Verallgemeinerungen nicht ausschliessen; sie könnten im einzelnen Anlass zu Kritik geben, einer Pedanterie-Kritik allerdings!

Es ist mir ein Anliegen, hier noch einmal darauf hinzuweisen, dass auch der zweite Teil für den Forscher auf dem Kontinent von grosser Nützlichkeit ist. Er besitzt den Charakter eines Handbuches, es wäre zu wünschen, dass einige Kapitel zu spezifischen Waren auf dem Festland in gleich komprimierter und

übersichtlicher Weise erarbeitet und in irgendeiner Form angefügt werden könnten. An die Kompetenz von Paul Tyers kommt man aber nicht so bald heran.

Katrin Roth-Rubi

Ingeborg Huld-Zetsche, Trierer Reliefsigillata Werkstatt II. Mit einem Beitrag von Gerwulf Schneider. Materialien zur Römisch-Germanischen Keramik, Heft 12. Habelt, Bonn 1993. 197 S., 6 Abb., 10 Tab., 122 Taf.

Das anzuzeigende Buch bildet in gewissem Sinn die Fortsetzung der 1972 erschienenen Dissertation der A. (Trierer Reliefsigillata Werkstatt I. Materialien zur Röm.-Germ. Keramik, Heft 9). Nach gleicher Vorgabe aufgebaut und mit gleichen Begriffen operierend erleichtert die Kenntnis des ersten Bandes den Zugang zur «Werkstatt II». Der Sachverhalt ist tatsächlich mit vielen Problemen behaftet, wird aber durch die scharfsinnige Analyse der A. so weit als möglich aufgeklärt. Unter Werkstatt II wird die Produktion einer anonymen Töpfergruppe zusammengefasst, die Reliefsigillata hergestellt hat. Die Anzahl der beteiligten Töpfer ist unbekannt; sie müssen mit rund 900 Formschüsseln während einer knappen Generation (145–165 n.Chr.) gearbeitet haben (Hochrechnung aus 660 Dekorationen; mit diesem Begriff bezeichnet A. eine festgelegte Punzenanordnung). Der Zusammenhang der Gruppe wird aus der Verwendung gleicher Punzen und einer spezifischen stilistischen Verwandtschaft erschlossen. Die anfängliche Abhängigkeit von der Werkstatt I zeigt sich in handwerklichen Einzelheiten und der Übernahme von Motiven. Eine zeitweilige Überlappung der beiden Werkstätten ist wahrscheinlich, die Bildanlagen der Werkstatt II sprechen aber insgesamt für eine weiterlaufende Entwicklung. Die Verzahnung, neben derjenigen mit Werkstatt I mit den Trierer Töpfern Comittalis und MAI-IAAVS, sowie LAA aus Eschweiler Hof werden in einer informativen Graphik dargestellt, die auch die zeitliche Verflechtung der verschiedenen Manufakturen vor Augen führt. Methodische Grundlage für Fragen der Abhängigkeiten ist das genaue Registrieren von Verletzungen an Punzen und deren «Wanderung»; daraus können eine Art Betriebsstammata konstruiert werden.

Am Anfang der Werkstatt II steht ein Punzensatz, dem eine gewisse schöpferische Originalität zuzubilligen ist; überhaupt sind die Trierer Dekorationen, verglichen mit anderen Produktionszentren für Reliefsigillata um die Mitte des 2. Jh. ausgesprochen amüsant, das narrative Element ist noch spürbar. In späteren Phasen leihen sich die Bildkompositionen aus, das Stigma der Massenproduktion, in einer Überslagsrechnung der A. sehr anschaulich dargelegt («2400 Bilderschüsseln pro Töpfer und Jahr», S. 27) zeichnet sich ab.

Die Aufschlüsse, die die Werkstatt II direkt betreffen (Dekorations-Serien A–F, Typenkatalog, Kataloge der Formschüsseln und Dekorationen), sollen hier nicht referiert werden (vgl. die bereits erschienenen Rezensionen unten). Hingegen möchte ich einige Punkte hervorheben, die von breitem Interesse sind und über den Rahmen Trier und seine Produktion hinausführen.

Eine wichtige Einsicht in das Wesen der antiken Serienproduktion erschliesst folgende Beobachtung: Formschüsseln werden in Dubletten hergestellt, das heisst, es bestanden im Bildaufbau völlig gleiche Model, deren Nicht-Identität aber durch kleine Massabweichung offensichtlich ist. Diese Dubletten konnten unmöglich durch mechanische Vervielfältigung entstanden sein; technisch erforderten sie den gleichen Arbeitsablauf wie das «Original». Einsparungen waren demnach nur im Sektor Kreativität und Innovation möglich, moderne Schlagwörter, die im Zusammenhang mit Betriebsrationalisierung immer wieder auftauchen.

Ein weiteres Resultat von übergeordneter Bedeutung ist die Erkenntnis, dass sog. Spätausformungen bestanden haben. Den Nachweis bringt der «Massenfund» aus der Mitte des 3. Jh., ein Töpfereiabfall, der Formschüsseln der Werkstatt II und entsprechende Ausformungen enthält. Daraus ist abzuleiten, dass die Model während drei Generationen in Gebrauch standen, sei es in direkter Nachfolge oder aus Liquidationsbeständen des ehemaligen Töpfereibetriebes. Die A. versucht erfolgreich, Erkennungsmerkmale für die späteren und späten Erzeugnisse herauszuarbeiten; sie fasst sie im qualitativen (vgl. auch Kommentar zu den chemischen Analysen von G. Schneider, S. 65–68), besonders aber im formalen Bereich. Die Entwicklung des Standringes läuft in Richtung von «zierlicher» zu «grober» Form, selbstverständlich nicht in engstufiger Abfolge, aber in einer innerhalb von Gruppen nachvollziehbaren Tendenz. Damit sind neue Ansätze für unser relatives Chronologie-System gewonnen, denn man darf davon ausgehen, dass es sich um eine verbreitete Zeiterscheinung handelt. Man wird in Zukunft darauf achten müssen.

Anregend sind die Überlegungen zu den Strichmarkierungen auf der Aussenseite einiger Formschüsseln. Gard hat Vergleichbares aus dem Massenfund bereits 1937 als Kennzeichen bestimmter Grössen identifiziert; die Masse der Werkstatt II erweitert nun die Argumentationsbasis. Nach heutigem Forschungsstand scheint es sich um eine Spezialität der Trierer Töpfereien mit Analogien in den Argonnen-Betrieben zu handeln. Die Sensibilisierung für die Erscheinung wird aber vielleicht neues Material in anderen Werkstätten einbringen.

Ein eigenes Kapitel ist der Frage nach der Bedeutung der Töpfersignaturen gewidmet (S. 36–38). Stehen Werbung, Qualitätsabzeichen oder betriebsinterne Mechanismen dahinter? Schlüssige Antworten, die alle Faktoren berücksichtigen, wurden bis heute nicht gefunden. Die A. meint, dass die Kennzeichnung für den Brand in einer Ofengemeinschaft das wesentliche Motiv gebildet habe; sie schliesst daraus, dass die Werkstatt II einen eigenen Ofen besessen hätte oder der einzige Zuträger von Reliefware in einem Gemeinschaftsofen gewesen sei, so dass Verwechslungen nicht hätten stattfinden können. Es gilt, den Gedanken weiter zu verfolgen. Allerdings sei darauf hingewiesen, dass damit das Problem nicht angesprochen wird, warum die Formschüsseln der Werkstatt II auch intra decor keine Namen enthalten.

Im gesamten sei noch einmal hervorgehoben, dass die A. von einzelnen, wenn auch anonymen Töpfern (oder Töpfergruppen) ausgehend den Schritt zur Synthese machte, in wohlthuend kompakter Form! Das kann nur, wer den Überblick über einen bestimmten Problembereich besitzt. Die A. hat ihn dank ihrer ausgereiften Beschäftigung mit dem Material. Dass dies ein jahrelanger Prozess ist, entspricht kaum heutigen Vorstellungen; die Zukunft wird aber mit den Resultaten arbeiten – das ist entscheidend.

Bisher erschienene Rezensionen: S. Burmeister, Bayer. Vorgeschichtsblätter 59, 1994, 219f.; J. Bird, Britannia 26, 1995, 406f.; M. Luik, Fundberichte aus Baden-Württemberg 20, 1995, 915f.; R. Stupperich, Münstersche Beiträge zur antiken Handelsgeschichte 15, 1996, 85–92.

Katrin Roth-Rubi

Christoph Unz und Eckhard Deschler-Derb, Katalog der Militaria aus Vindonissa. Militärische Funde, Pferdegeschirr und Jochteile bis 1976. Veröffentlichungen der Gesellschaft Pro Vindonissa, Band 14. Brugg 1997. 96 S., 86 Taf.

1971 hatte Christoph Unz mit der Bearbeitung der grossen Bestände an militärischen Funden des Vindonissa-Museums be-

gonnen; 1977 lagen Katalogband und Tafelteil vor. Unz schildert im Vorwort, dass er bis 1980 an einem umfangreichen Manuskript mit breiter Bearbeitung der Funde unter Heranziehung der antiken Literatur und Bildüberlieferung geschrieben hat. Grosse Teile davon habe ich damals eingesehen, und obwohl die Texte ausgesprochen interessant zu lesen waren, erschien es doch klar, dass hier der Bogen zu weit gespannt war. Da mussten Hoffnungen zurückgesteckt werden, was sicher für den Autor ein schwerer Verzicht war. Schliesslich stand im Vordergrund der Wunsch, das nun in Zeichnung und Katalog bereitgestellte Material möge bald als Buch erscheinen können. Bis dahin verging jedoch noch viel Zeit, bis es in Zusammenarbeit mit E. Deschler-Erb in den Jahren 1995/96 gelang, Tafeln und Katalog in die heute vorliegende Form zu bringen. Als Ergebnis der gemeinsamen Redaktionsarbeit ist das Buch hervorragend organisiert. Da es in erster Linie ein Buch für Fachleute ist, genügt es, dass einige Daten zu Vindonissa und seine Funde kurz in Vorwort und Einleitung gegeben werden.

Der Katalog selbst ist mustergültig wortkarg und gibt dennoch hinreichend Auskunft. Zuerst steht jeweils eine Gruppenbeschreibung nach Typen. Es folgen die Einzelstücke mit Inv.-Nr., Fundstelle, Masse, Gewicht (Masse nicht immer, da die Abb. eigentlich genügt) und Zitat, falls das Stück bereits publiziert ist. Zu jeder Gruppe folgt ein sehr ausführliches Literaturverzeichnis, das bis in die Mitte der 80er Jahre von Unz erstellt und danach durch Deschler-Erb bis 1996 nachgeführt wurde. Die Anordnung geschieht alphabetisch nach Fundplätzen. Das hätte noch instruktiver sein können durch drucktechnische Hervorhebung der Ortsnamen. Damit wären Fachleuten sofort auf einen Blick gewisse Daten signalisiert. Aber vielleicht hätte das den Druck wesentlich verteuert.

Was die Fundstellen innerhalb des Lagers betrifft, so findet man sie für das 1. Jh. auf Abbildung 2 über dem Lagerplan der Steinbauten. Dazu gehört das Fundstellenverzeichnis S. 65–73. Die wenigen späteren Funde des 2.–4. Jh. sind auf Abbildung 3 eingetragen und S. 82 registriert. Sie waren nicht immer eindeutig fassbar.

Ein Versuch, durch Kartierungen bestimmter Fundgattungen besondere Ergebnisse zu erhalten, erbrachte weder für den Lagerplan noch für die Zeitstellung der betreffenden Gegenstände ein befriedigendes Ergebnis, weil die nötigen Grabungsgrundlagen fehlen.

Das grosse Register S. 65ff. bietet jedoch mit seiner Auflistung fast aller im und ausserhalb des Lagers durchgeführten Grabungen eine gut gestaltete Übersicht der zugehörigen Veröffentlichungen. Zu jeder Grabung folgen die Katalognummern der dort gefundenen Militaria. Die überragende Menge stammt natürlich aus dem Schutthügel, aber ziemlich viel verdankt man auch den Grabungen auf der «Breite» im mittleren und nördlichen Lagerareal, besonders jenen der 30er Jahre.

Mit diesem Fundstellenregister und unter Zuhilfenahme des Inhaltsverzeichnisses, in dem für jede Gegenstandskategorie die Katalognummern-Reihe angegeben ist, kann man relativ schnell zusammenstellen, was jeweils an einem Ort gefunden wurde, z.B. am Nordtor: ein Schwertteil, 3 Gürtelteile, ein Stück Riemzeug vom Pferd; beim Arsenal: grosse Mengen von Geschossbolzen. Bei den Grabungen Dätwiler gibt es eine Häufung von Helm- und Panzerteilen. Kleine Fingerzeige scheinen die Fundstellen also doch zu liefern.

Es gibt keine Funde, die direkt auf die Herstellung der «Militaria» in Vindonissa selbst hinweisen. Indirekt wäre zu nennen ein gladiarius von der Weihinschrift Howald-Meyer 302 und ein scutarius von der Schreibtäfel Speidel Nr. 35 (E. Howald/E. Meyer, Die römische Schweiz 1940. – M.A. Speidel, Die römischen Schreibtäfel von Vindonissa. Veröffentlichungen der

Ges. Pro Vindonissa 12, 1996). Also je ein Schwertmacher und ein Schildmacher sind namentlich bekannt. Die unten erwähnte reliefierte Schwertscheide von 1983 gibt eine Herstellersignatur mit der Ortsangabe Lugudunum (Lyon).

Interessant in vieler Hinsicht ist die Gesamtübersicht Abbildung 1. Sie enthält 4576 Objekte, die von Unz bis 1976 registriert wurden. In den Katalog aufgenommen sind jedoch nur 2444. Es ist selbstverständlich, dass dabei nur sich gleichförmig wiederholende und zahlreich auftretende Stücke weggelassen wurden. So sind z.B. von den 340 Panzerschnallen immerhin 83 und von den 1056 Nietköpfen 150 abgebildet worden. Das sollte selbst Vollständigkeits-Fanatikern genügen. Bei den interessanten Angriffswaffen sind von den 269 Schwert- und Dolchteilen 218 Stücke wiedergegeben.

Beim Durchblättern der Tafeln stellt man hier an einem sehr grossen Bestand wieder einmal die enorme Gleichförmigkeit der standardisierten Militaria in fast allen Gegenden des Imperiums fest. Unter den vielen, sich gleichförmig wiederholenden Beispielen dürften sich jedoch manche interessante Einzelstücke finden lassen. So etwa bei den Pila-, Wurfspieß- und Lanzen spitzen, unter den Gürtelblechen, Knopfschliessen und den Umhängen von verloren gegangenen Anhängern vom Pferdegeschirr. Zu all diesem ist die gleichmässig sicher notierende Zeichenfeder des Autors zu rühmen. Die Tatsache, dass Unz alles selbst gezeichnet hat, wird nur auf S. 9 in einem Nebensatz beiläufig erwähnt. Dies hätte an prominenter Stelle notiert werden müssen. Wer sein Material selbst zeichnet, hat ein besseres Verhältnis dazu, als wer eine zeichnerische Assistenz beschäftigt. Am Schluss sind 8 Tafeln mit Fotografien beigelegt. Sie geben besondere, reliefierte Stücke wieder. Die Aufnahmen sind ziemlich unscharf. Man vergleiche etwa Nr. 2396 auf Tafel 79 mit der ungleich besseren Aufnahme desselben Scheidenbleches ausser auf dem Einband.

Ausser diesem qualitativ guten Reliefblech, den Doldch-scheiden Tafel 12–14 und dem Schildbuckelfragment von Tafel 26 hat der Katalog nicht viel Spektakuläres oder Ganzheitliches zu bieten. Man fragt sich, ob es sich hätte verantworten lassen, die gesetzte Grenze von 1976 etwa mit einigen schönen Stücken zu überschreiten, die später ans Licht kamen und bereits publiziert sind. Ich denke etwa an den Helm von 1979 (JberGPV 1982, 6), der im RGZ in Mainz aus den Fragmenten zusammengesetzt wurde, oder an die Schwertscheidenreste von 1983 (JberGPV 1984 [1985], 11f.) und den Gladius von 1990 (JberGPV 1996 [1997], 18f.). Dann wäre der Militaria-Band schon um drei gute Schaustücke bereichert worden. Besonders für Benutzer im Ausland, welche die Jahresberichte der Gesellschaft Pro Vindonissa nicht schnell zur Hand haben können, hätte dies den Fundplatz Vindonissa aufgewertet.

Für alle, die in Zukunft mit Militaria des 1. Jh. zu arbeiten haben, wird das Buch eine unschätzbare Hilfe sein, einmal wegen der Menge des dargebotenen Materials und ebenso wegen der Fülle der dazu gehörigen Literaturzitate.

Elisabeth Entlinger

Ludwig Berger, *Führer durch Augusta Raurica. Mit einem Beitrag von Thomas Hufschmid*. 6. Auflage des von R. Laur-Belart begründeten «Führers durch Augusta Raurica». Hrsg. Historische und Antiquarische Gesellschaft zu Basel. Kommissionsverlag und Bestelladresse Römermuseum Augst. Basel/Augst 1998. 247 S., 230 Abb., 1 Kartenbeil.

Es ist überaus erfreulich, wenn — wie bei der fünften Auflage des Augster Führers geschehen — eine grosse Anzahl Exemplare innert weniger Jahre verkauft ist. Ein solches Resultat kommt üblicherweise durch die Kombination mehrerer positiver

Elemente zustande, einer anziehenden Form von Wort und Bild, einem attraktiven Preis und einer gekonnten Platzierung. Nicht zuletzt stellen hohe Verkaufszahlen den Autor/innen ein positives Zeugnis aus: Offenkundig haben sie es verstanden, das grundsätzliche Interesse von Nicht-Fachleuten und Fachleuten in adäquater Form zu befriedigen.

Eine sechste Auflage drängte sich allein schon aufgrund der Tatsache auf, dass die 1988 erschienene Version nahezu ausverkauft war. Dass sie in manchen Teilen sehr deutlich von der vorangehenden abweicht, ergibt sich aus der grossen Zahl an bedeutenden Forschungsergebnissen, die in den letzten zehn Jahren in Augst erarbeitet wurden. Neben einer stattlichen Anzahl Editionen zu Kleinfunden (s. dazu JbSGUF 79, 1996, 289–291; weiter wären anzufügen, so S. Martin-Kilchers Publikation der Amphoren, Bände 2 und 3) haben vor allem die Monographien zu Baudenkmälern unser Bild von der Stadt und ihrer Entwicklung verändert. Zu nennen sind etwa die Arbeit von M. Trunk zu den Sakralbauten (Forschungen in Augst 14, 1991), die Untersuchung von Th. Hufschmid zu den jüngeren Steinbauten in den Insulae 1 und 2 auf Kastelen (Forschungen in Augst 23, 1996) sowie die Vorlage der frühkaiserzeitlichen Militärlager in der Augster Unterstadt durch E. Deschler-Erb et al. (Forschungen in Augst 12, 1991). Neben diesen Monographien ist u. a. der umfangreiche und wichtige Artikel von P.-A. Schwarz zur Chronologie und Typologie der drei Theaterphasen zu nennen (JbAK 12, 1991, 33–96), in dem ein erstes Mal die archäologischen Fakten das überkommene Bild in Frage stellten. Anzuschliessen ist hier der Band von A. Furger und S. Deschler-Erb zu den Schichten an der Nordwestecke des Augster Theaters (Forschungen in Augst 15, 1992), in dem die spätere Datierung des Theaters aufgenommen ist (z. B. S. 462, Abb. 244).

Diese und zahlreiche weitere Resultate hat L. Berger eingearbeitet, in einer gut lesbaren Form, dabei in der ihm eigenen Art vorsichtig abwägend und Gegenpositionen darstellend. Im Fall des Kapitels über das Theater hat er Raum gegeben, dass sich der Leiter des Projekts «Theatersanierung», Th. Hufschmid, selbst zum Thema äussert. Die entsprechende Passage liest sich ausgesprochen angenehm; allenthalben deutlich wird seine intime Vertrautheit mit dem komplexen Monument. Erfreulich ist auch, dass er sich unbefangen zu früheren Ansichten äussert. Damit wird etwa die oft beschworene Elfeckskonstruktion des ersten Theaters obsolet – sie war ohnehin nie etwas anderes als ein schematisches Übertragen von Vorstellungen eines Architekturtheoretikers, nämlich Vitruvs (der eine einziges Gebäude realisiert hat, eine Basilica in Mittelitalien), letztlich also das, womit sich Archäologie immer auseinanderzusetzen hat: der aktuelle Stand des Irrtums. Dieser nicht zu umgehende Punkt klingt im kurzen Abschnitt zu einem allfälligen Rekonstruktionsversuch des Älteren Szenischen Theaters (S. 85) erneut an: Th. Hufschmid erwähnt hier neuste Grabungsergebnisse; durchaus möglich also, dass in einer nächsten Auflage des Führers die erste Bauperiode des Theaters wieder detaillierter vor uns steht.

Red.

Janine Lancha, *Mosaïque et culture dans l'Occident romain I^{er}–IV^e s.* Bibliotheca archaeologica 20. «L'Erma» di Bretschneider. 439 S., 13 Farb- und 126 Schwarz-Weiss-Tafeln.

Im Kern der Untersuchung steht die bildliche Umsetzung einer sozialen Norm und allgemein akzeptierten Wertvorstellung der Antike: der paideia, der humanistischen Erziehung. Die Autorin überträgt damit einen Ansatz auf die Mosaiken, den vor sechzig Jahren H.-I. Marrou mit dem Werk «Μουσικός ἀνὴρ. Etude sur les scènes de la vie intellectuelle figurant sur les mo-

numents funéraires romains» an Grabreliefs initiiert und den kurz danach P. Boyance (Le culte des Muses chez les philosophes grecs) weitergeführt hatte. J. Lancha berücksichtigt nicht allein Darstellungen von Musen; vielmehr bezieht sie auch deren «Protégés» mit ein: Dichter, Philosophen, Musiker, Wissenschaftler, ebenso deren Werke. Allerdings sind jene Beispiele nicht erfasst, bei denen die Autorin die Identifikation für zweifelhaft hält oder die Darstellung nicht für ein präzises Zitat, sondern für eine allgemeine Anspielung hält – eine Unterscheidung, die nicht immer leicht zu treffen ist.

Daraus ergibt sich ein Korpus von 126 Mosaiken, der in einem umfangreichen Katalog (S. 35–292) erschlossen wird: Für jedes Stück sind – soweit noch möglich – genannt: Provinz, Bildinhalt, Herkunft, Aufbewahrungsort, architektonischer Kontext (Villa, Domus etc.), Bezeichnung des Raumes (Triclinium, Kuppelsaal, ...), Themen weiterer Mosaiken im gleichen Gebäude, Erhaltungszustand bei Auffindung, Basis der eigenen Beurteilung – ein höchst bemerkenswertes Beispiel für Transparenz – und Bibliographie zum Stück. Es schliesst sich eine Beschreibung an, die meist relativ knapp gehalten ist, die aber länger wird, wenn ein Mosaik bisher nicht oder nur unzureichend publiziert wurde. Im abschliessenden Teil «Observations» wird die Ikonographie gewürdigt; daran schliesst sich die Diskussion der Datierung an sowie die Erörterung, ob der Darstellungstyp einem gängigen, demzufolge als «importiert» bezeichneten Typ entspricht oder ob die exakte Form derart eigen ist, dass es sich bei ihr um eine lokale Schöpfung handeln muss.

Die einbezogenen Vertreter der Gattung sind im Tafelteil dargestellt, teils in Überblicksphotos, teils in Detailaufnahmen, mitunter in beiden. Die Qualität der Aufnahmen ist überwiegend befriedigend bis gut. Die Blickwinkel auf die Mosaiken sind indes ausgesprochen uneinheitlich, was mitunter das Nachvollziehen von Aussagen erschwert (z. B., Taf. XXXIX); eine neue, einheitliche und durchwegs qualitätvolle Photodokumentation zu erstellen, hätte das verdienstvolle Unternehmen aber wohl über die Massen kompliziert.

Die im Katalog erfassten Darstellungen verteilen sich sehr unregelmässig in Zeit und Raum: Ins 1. Jh. datieren 4 oder 7, ins 2. Jh. 22 oder 23 Mosaiken; 39 oder 44 Stücke gehören dem 3. Jh., deren 46 dem 4. Jh. und schliesslich 4 dem 5. Jh. an – ein Befund, den man so nicht unbedingt erwartet hätte. Ein Blick auf die Fundkarte zeigt für Nordafrika eine hohe Dichte in heutigen Tunesien, eine lockere, aber durchgehende Streuung im heutigen Spanien, einen frappierenden Streifen, der von der östlichen Narbonensis als ausgedünntes Band nach Köln zu führen scheint – wohl ein Abbild der Kommunikationswege (s. dazu S. 394) – und schliesslich eine stattliche Anzahl Funde im südlichsten England. Irritierend wirkt das völlige Fehlen in Aquitanien und im weitaus grössten Teil der Lugdunensis. Wieweit sich darin eine kulturhistorische Realität spiegelt oder wie weit der Zufall des Auffindens (wie die Autorin bezüglich Lyon annimmt, S. 379) oder gar die Auswahlkriterien eine Rolle spielen, bleibe dahingestellt. Der Vollständigkeit halber seien die drei Mosaiken aus Sizilien sowie das eine aus Dalmatien erwähnt.

Ein ausgedehnter Teil «Synthese» (S. 293–402) leistet die Auswertung und Integration des Quellenmaterials: So werden zunächst die literarischen Quellen zu den Mosaiken diskutiert. Darauf folgt die Auseinandersetzung mit Charakteristika und Besonderheiten in der Verwendung von Bildtypen sowie die Frage nach der Vergesellschaftung mehrerer Typen. Eine kurze Charakterisierung der Resultate per Provinz (zeitliche, räumliche Verteilung, Motivvorlieben) sowie die epigraphische Würdigung der Namensinschriften bilden den Abschluss des Werks.

Red.